

Femme derrière le grand verre, dans un Hall

La pièce sur laquelle je travaille, et que j'intitule pour le moment *Etant donnée*, remonte à une scène à laquelle j'ai assistée il y a longtemps, au tout début des années 90.

Dans le quartier chic d'une grande ville, très tard dans la nuit, à travers les grandes baies vitrées d'un immeuble luxueux, il y avait cette femme très belle, qui titubait sur ses talons au milieu des miroirs, des plantes vertes et des boîtes aux lettres en cuivre bien astiqué. Cette femme de 40 ou 45 ans, maquillée et très élégante, me semblait être l'idée de « femme » surgie du ciel des idées : elle n'avait rien d'une mère, elle n'est plus ni une jeune fille, ni une jeune femme, (l'avait-elle jamais été ?), elle semblait en revanche être ce que toute petite fille imagine devenir, ce que toute épouse, toute vieille femme regrette de ne pas, de ne plus être, de jamais être. Elle était à mes yeux comme un aperçu de l'archétype... Elle semblait être née de cet instant-là, et destinée à y rester, ou à retourner dans la nuit.

Dans son aquarium de glaces et de lumières, elle parlait seule, face à l'autre porte vitrée qui la séparait de la véritable entrée de l'immeuble, où l'ascenseur et les escaliers attendent les visiteurs.

En y regardant de plus près, on pouvait voir que cette femme seule face au Grand Verre ne parlait pas toute seule, mais s'adressait à l'interphone qui était équipé d'un visiophone.

Je ne suis pas resté assez longtemps planté derrière la vitre, à observer cette femme, pour savoir si on lui ouvrait la porte à la fin. Je n'aurais d'ailleurs pas su dire si cette ouverture était la fin ou le début de cette histoire. Qui n'était peut-être pas une histoire... C'est l'intensité de cette présence derrière la vitre qui m'a troublé. Les interrogations nées dans mon esprit ont vite pris le chemin de leur résolution dans les reflets de la fiction, qui éclairent la réalité à leur façon, oblique et miroitante.

Qui était cette femme, et à qui parlait-elle au visiophone ?

C'est la fiction qui me l'a appris...

Fiction

J'ai en effet, au cours de ces années qui ont suivies, et jusqu'aujourd'hui où je me mets à l'écriture, entendu des bribes de leurs paroles, des éclats de voix, des murmures et des supplications, et c'est très récemment, après avoir découvert cette œuvre de Duchamp, et médité sur les questions qu'elle ouvre, que j'ai commencé à rassembler ces bribes éparses, à retrouver leur ordre et leurs parties manquantes – et la peau de porc susceptible de pouvoir les unifier dans un même corps.

Que puis-je vous dire, à cette étape de l'écriture ?

J'ai appris que cette femme était venue parler, c'est évident, d'amour à un homme, et du temps qui était passé, mais aussi de la parole elle-même, et des détours que prennent

nos désirs pour arriver à leur fin, et ce qu'il nous en coûte, ce que ça détruit autour de nous...

J'ai appris que l'homme finissait par descendre chercher la femme afin de la faire revenir chez lui, où les paroles pouvaient poursuivre leur écoulement avec plus de volume mais aussi, surtout, plus d'acuité.

J'ai appris comment la parole de cette femme était percée de silences et d'hésitations, de colère et de tranchant. Comment cette parole était habitée d'expressions toutes faites et puissamment imagées, comme « taper sur les nerfs », « de la peau de saucisson devant les yeux » ou « traiter quelqu'un comme du poisson pourri », parmi lesquelles « faire des pieds et des mains » constituait une véritable hantise. De quel non-dit, cette expression était-elle le fantôme ? J'ai fait des pieds et des mains...

Spiral Woman

Cette femme était venue raconter la façon dont ce qui lui avait été donné, donné à vivre, donné en partage, à porter, ou en héritage, tout autant que ce qui lui avait été donné, comme des coups de bâton, dans les moments les plus intimes de son existence, avaient eu pour conséquence de fracasser le grand verre qui protège notre « dimension cachée », faisant de nous le sujet mis à nu de la violence de monde, du monde comme violence, faisant irruption dans notre intériorité ouverte aux quatre vents, comme cette cabine téléphonique déserte, qui brille de son néon blême, les quatre cloisons de verre soigneusement fracassée sur les quais de la rivière qui travers la ville, et la coupe en deux...

Et c'est en tant que femme, étant donnée femme, qu'elle avait été l'étant donnée du monde. Au monde. Pâtüre.

Pour le dire autrement, c'est l'histoire de ses viols qu'elle est venue raconter en spirales, et interroger cette nuit en revenant à celui qui a fait d'elle, par inattention autant que par inconscience, mais peut-être par perversion autant que par volonté d'éprouver la résistance du matériau humain, un « étant donné ».

Face à cette femme-spirale, j'ai encore appris qui était cet homme.

En face d'elle, de l'autre côté du grand verre, cet homme était tenu de donner à son tour sa version des faits : ce qui avait pu se passer, se casser, ne pas se passer... Où, lui, s'était donné, et perdu, et trouvé, et ce qu'il avait pris, et donné...

Ce vieil homme avait-il été l'amant ? L'amour perdu ? L'époux ? Le père ? Le psychanalyste de la femme ? Cela avait varié au cours du dialogue. Il était psychanalyste. Et amant. Et père. Et époux. Et amour perdu. Tout à la fois. Pour mille femmes, plus d'autres... Il avait un nom. Le nom de la femme, je n'arriverai jamais à le distinguer à travers ces conversations volées dont la pièce sera la retranscription.

Background

Il y a bien longtemps, entre 1967 et 1969, le psychanalyste a reçu la femme alors qu'elle était enfant. La mère de la petite fille était son élève, et l'enfant était un stratagème pour approcher le professeur. Un don. En échange de quoi ?

A la fin des années soixante, nous sommes à un moment où la psychanalyse subit, comme tous les champs de la société, des soubresauts et des remises en questions radicaux et féconds. Tout est possible, et personne n'a peur de rien. Ni des dérapages, ni des bris de verre...

Le psychanalyste n'avait pas peur des aventures impossibles. Interdites. Il a accepté d'entrer dans le jeu truqué proposé par la mère, via le corps et l'âme de sa fille.

Armé de sa passion pour le cas de Ferenczy, il pensait pouvoir sauver la mère à travers la fille - et ne pas détruire la fille par la même occasion.

« L'analyse mutuelle »

Ferenczy était un disciple de Freud. Après avoir été son analyste, le maître avait finalement repoussé Ferenczy, parce que ce dernier sollicitait trop le corps, la tendresse, les forces maternelles dont Freud se méfiait. Ferenczy attendait en outre que Freud réponde à son projet d' « analyse mutuelle ». Mais Freud n'entendait pas se faire analyser, encore moins par un de ses « cobayes », même si celui-ci était un de ses disciples les plus talentueux.

Ferenczy avait constaté que le contre-transfert de l'analyste, ses projections sur son patient, nuisait à la thérapie. Il avait donc tenté d'expérimenter un type d'analyse où le patient aide l'analyste à s'analyser lui-même. Afin de protéger la thérapie des projections du psy...

C'est une expérience de ce type, hors norme et dangereuse, que cette femme et cet homme vont se remémorer.

Avec des images d'œuvres d'art, de Duchamp, de Louise Bourgeois, le psychanalyste entreprend d'entrer dans le langage de la petite fille, s'ouvrant à un dialogue avec l'enfant, au risque de se perdre dans le labyrinthe qui trouvera peut-être son issue cette nuit, alors qu'il est devenu un très vieil homme, et qu'une femme est revenue sonner à sa porte...

Causes et conséquences...

Cette expérience trop forte pour une petite fille contient-elle la clé de la vie de cette femme, dont le destin fut d'être régulièrement agressé par les hommes. Violées tout au long de sa vie ?

C'est ce qu'elle est venue, revenue interroger, cette nuit chez le vieil homme. Pour revenir en paroles sur les rencontres passées. Pour tenter de traverser le grand verre. Pour tenter de rhabiller la mariée mise à nue par ses célibataires, même...

Oui, j'ai appris quel lien terrible s'est noué entre le psychanalyste et la petite fille. Ce lien vivant et dévorateur les poursuivra toute leur existence, au point que la petite fille devenue femme donnera le prénom du psychanalyste à son fils : Pierre.

Je n'ai pas toujours compris les enchaînements de cause et de conséquences, car le mystère de cette rencontre que j'avais aperçu à travers le grand verre résidait dans ce qui arrive étant donné ce qui arrive...

Et ce qui n'est jamais évident à déterminer, mais ce qui intéresse l'art de la scène et, partant, l'écriture pour le théâtre, c'est cela qui relie les événements entre eux : ces étant donnés.

J'ai enfin appris que ce drame d'un être - ce drame de deux êtres - ce drame entre deux êtres - trouvait sa source dans le roman familial tout autant que dans la condition humaine de l'objet, la condition de l'objet humain, qui n'est que se donnant - sans prix - dilapidé - étant, oui, mais donné.

« Etant Donné » - Lancelot Hamelin